

5

PIERRE TRICHET

UN BIBLIOPHILE BORDELAIS

AU XVII^e SIÈCLE

PAR

REINHOLD DEZEIMERIS



BORDEAUX

IMPRIMERIE G. GOUNOUILHOU

11, rue Guiraude, 11

1878

Bibliothèque Maison de l'Orient



157203

A MON ONCLE

E. DELAPORTE

Souvenir affectueux

R. D.

PIERRE TRICHET

UN BIBLIOPHILE BORDELAIS

AU XVII^e SIÈCLE

Parmi⁽¹⁾ les titres que l'Académie de Bordeaux peut avoir à la gratitude du pays, il n'en est pas, ce me semble, de plus considérable que le soin pris jadis par ses membres de former une grande bibliothèque, et d'en ouvrir les portes au public, faisant ainsi d'une propriété matérielle l'instrument de vulgarisation du savoir, le moyen d'accès pour tous aux sources de l'intelligence.

Cette belle bibliothèque de l'Académie est devenue celle de la ville de Bordeaux, celle de tout le monde. Elle s'est étendue, et il serait maintenant difficile de faire le triage des éléments qui, autrefois, concoururent à la former. Mais, au siècle dernier, on pouvait encore y découvrir le caractère distinctif de certaines collections, provenant des legs de Bel, de Barbot et de Cardoze. Au milieu de ces volumes, parmi ceux de Barbot surtout, il en était qu'un coup d'œil exercé eût aisément groupés. Recouverts en parchemin un peu jaune mais ferme comme le métal, ils étaient munis au dos d'un titre écrit à la main, d'aspect très caractéristique. Si l'on ouvrait ces volumes, on trouvait, dans la plupart

(1) Extrait du discours prononcé à l'Académie de Bordeaux, en séance publique, le 12 décembre 1878.

d'entre eux, sur le feuillet de garde, de petites notes précises et soignées. Ces livres, en général bien conservés, grâce à leur bonne reliure bordelaise, étaient les débris de l'importante bibliothèque d'un savant distingué, de Pierre Trichet, le premier en date des bibliophiles de notre région, celui qui va être le sujet de cette étude.

Il naquit en 1586 ou 1587 ⁽¹⁾. Son père, Nicolas Trichet, Saintongeais d'origine, était procureur au Parlement de Bordeaux, et mourut dans l'année qui suivit la naissance de l'enfant. Sa mère, Blanche d'Avril ⁽²⁾, était sœur d'un avocat distingué, homme excellent, lequel fut pour lui un second père. Il fit ses études au Collège de Guyenne ⁽³⁾, où, paraît-il, les nuits d'hiver se faisaient sentir assez durement pour laisser longtemps un souvenir glacial dans la mémoire des écoliers; puis il étudia la jurisprudence et devint avocat au Parlement ⁽⁴⁾, non toutefois sans donner beaucoup de ses loisirs au culte des Muses.

En 1610, alors qu'il avait vingt-trois ans, il adressait à son oncle Jean d'Avril des vers latins qui méritent d'être cités pour l'honneur de tous les deux. J'en donne ici le sens ⁽⁵⁾.

« Le voici revenu, ce mois auquel tu dois le nom que tu
 » portes, ce mois qui te convient par sa nature tout aussi bien
 » que par son nom. A sa venue, la campagne prend un aspect
 » riant, et les oiseaux, de leur gosier sonore, épanchent des
 » chants variés sur mille et mille cadences. De même, cher
 » oncle, avec l'attrait de ta conversation aimable et enjouée, tu

(1) A l'occasion de la mort de son père, arrivée le 28 janvier 1588, il dit que lui, Pierre Trichet, n'avait alors qu'un an. *Poematia*, 1617, p. 50.

(2) Acte de mariage de Pierre Trichet et de Gaillarde de Leys, 16 mars 1610. Minutes du notaire Durieux, aux Archives départementales de la Gironde.

(3) *Tricheti Poematia*, p. 50.

(4) *Ibid.*

(5) *Poematia*, p. 51. Pour ce qui suit, cf. *ibid.*, p. 52 et suivantes.

» sais apporter l'entrain, la gaieté partout ou il te plaît d'aller,
 » et, jusqu'à la barre même, quand tu exposes les graves
 » affaires confiées à tes soins, ce charme s'insinue malgré tout
 » et va séduire l'esprit des juges. Ta vie pure est toute floris-
 » sante d'affectueuse bonté, et de ton esprit germent en foule
 » les facultés les plus diverses. Aussi, vois tes amis, comme ils
 » sont unanimes à vénérer celui qui, en toute occurrence, est là,
 » prêt à aider chacun ou d'encouragements ou de conseils ! Et
 » c'est ainsi qu'à moi, dont la poitrine est enflammée par les
 » ardeurs de la jeunesse, tu as recommandé les sources fraîches
 » de la poésie. Ah ! cher oncle, qui fus pour moi comme un père,
 » toi dont à toute heure, depuis ma première jeunesse, j'ai
 » rencontré les soins prévoyants, ah ! je t'en conjure, continue
 » ton œuvre affectueuse, et ne sois point comme l'oiseau chéri,
 » qui, après avoir enchanté le printemps, ne se fait plus entendre
 » à l'arrière-saison. »

Si ma traduction fait perdre aux distiques de Trichet et le rythme élégant et le tour facile qui rappellent Ausone s'adressant, lui aussi, à son oncle maternel ⁽¹⁾, elle montre du moins que, même en dehors de ces avantages de forme, on trouve encore quelque chose chez notre savant : de l'esprit, et, ce qui vaut mieux encore, du cœur.

Mais il serait injuste de ne pas insister aussi, dès l'abord, sur le mérite de son style latin. Il faut y constater une précision de bon aloi, une spontanéité de forme qui sont des mérites rares, même chez les poètes les plus savants de son époque ⁽²⁾.

⁽¹⁾ *Parentalia*, IV.

⁽²⁾ La première publication de Trichet contient trois opuscules, séparés par la pagination, mais presque toujours réunis en un seul petit volume. En voici le titre général : *Petri Tricheti Burdigalensis de Lygdæ veneficæ præstigiis libri tres. Ejusdem Silmoneus fulmine ictus, Tragœdia. Item Epigrammata et varia quædam Poematia. Burdigalæ, apud Petrum de Li Court, 1617, petit in-8°.*

Il est fort regrettable que son oncle d'Avril, si prudent et sage, n'ait pas réussi à le guider dans le choix d'une épouse aussi avantageusement qu'à travers les sentiers du Parnasse. Toujours est-il que le malheureux jeune homme épousait, un peu précipitamment, en cette même année 1610, et vers ce même mois d'avril, la fille d'un procureur nommée Gaillarde de Leys. Ce printemps fut la fin de ses beaux jours de jeunesse. La dame, c'est lui qui le dit, et, bien qu'il le dise en latin, cela n'atténue pas la gravité du fait, la dame était plus « terrible qu'une tigresse. » Dans une élégie, dédiée à ce Martin Despois dont j'ai tâché ailleurs d'esquisser la physionomie, l'infortuné mari raconte au long les misères de son intérieur. On ne saurait imaginer un tableau plus lamentable. Il y eut là de quoi fixer à jamais Despois dans le célibat. Et pourtant, à la fin de tous ces vers douloureux, en se rappelant l'amour passé, en regardant ses enfants, en écoutant les avis de sa mère, Blanche d'Avril, le bon Trichet songeait au jour où la méchante pourrait revenir à eux, à lui; il y songeait, le désirait peut-être, mais tremblait en même temps à cette pensée. Il y a dans l'aveu de ces incertitudes, de ces inquiétudes du cœur une franchise touchante, et l'on sent bien que le poète eût mérité un sort meilleur.

Je ne saurais dire au juste ce qu'il advint de ce triste ménage; tout porte à croire, cependant, que des époux si mal assortis vécurent séparés.

Leur fils Raphaël dut entrer de bonne heure au Collège de Guyenne. Il y remportait, en 1626, le prix de poésie (1),

(1) Raph. Trichet, à l'occasion de ce succès, adressa à J. de Baritault six vers latins qui se trouvent imprimés à la suite du discours de ce même J. de Baritault qui avait remporté le prix d'éloquence. Je dois cette indication à mon savant ami M. Jules Delpit.

et, dans la même année, à l'âge de quinze ans, il mettait de jolis vers de sa façon en tête d'une tragédie latine que son père venait d'écrire sur les crimes d'une femme, perfide à la façon de celle de Putiphar : l'impératrice Marie d'Aragon (1).

Privé des douceurs de la vie de famille, et condamné à la solitude, notre savant se cramponna dès lors aux seules séductions de l'intelligence (2). Les lettres le consolèrent; et peu à peu il s'éprit d'un nouvel amour, l'amour de la curiosité. Singularités naturelles, objets d'art, instruments de musique, médailles, gravures et livres formèrent bientôt chez lui un véritable musée (3), un musée tel que, de notre temps, nous avons vu celui de Sauvageot. Dans cette seconde moitié de son existence, l'esprit prenait la revanche du cœur. En 1635, son ami le médecin Bernada (4) ne savait ce qu'il fallait louer le plus, en Trichet, de l'infatigable activité, de la pénétration du chercheur, ou de la délicatesse du lettré; et l'un et l'autre genre de mérite paraissait devoir assurer au docte Bordelais une véritable célébrité, si bien que, lorsqu'on grava son portrait, en 1644, l'artiste y inscrivit ces vers qui ne brillent point par leur élégance.

Trichet, ton cabinet, ton portrait et ton livre,
En despit de la mort, te pourront faire vivre.

(1) Voici le titre de cette pièce qui est beaucoup plus rare que les autres ouvrages de Trichet : *Petri Tricheti Burdigalensis Maria Aragonia Tragædia. Burdigalæ apud Petrum de La Court, typographum illustrissimi cardinalis de Sourdis, 1626*, petit in-8°. Outre les hendécasyllabes de Raphaël Trichet, on trouve en tête de la pièce des vers iambiques signés Matthæus Toscanus.

(2) Voy. *Poemata, pars altera*, p. 28 et 29.

(3) Voy. dans la 2^e partie de ses *Épigrammes*, p. 54, une pièce adressée à ceux qui, par leurs dons, enrichissaient sa collection de curiosités.

(4) *Epigrammatum pars altera*, p. 54.

Et, au fait, puisque je m'efforce de le ressusciter pour un instant, il est bien naturel de mettre à contribution ce que nous a conservé de lui cette image représentant le savant Bordelais aux confins de la soixantaine.

Une sombre robe de docteur, sur laquelle se rabat un vaste col de toile à la Louis XIII, voilà toute sa parure; avec une petite calotte rejetée en arrière, une calotte assez semblable à celle de Sainte-Beuve, mais moins malicieusement campée et sur une tête moins expressive. Au premier abord, l'époux, alors vieilli, de Gaillarde de Leys ressemble autant à un bon sacristain qu'à un latineur émérite. Le front est élevé, mais le nez est vulgaire. La bouche manque de finesse, et, encadrée qu'elle est par des rides profondes dominant la moustache et sillonnant la joue, elle donne au bas de ce visage un caractère peu attrayant, où se confondent la tristesse et la méditation sceptique. Le regard seul conserve l'indice de la valeur intellectuelle : c'est un regard qui voit, et qui pense; détaché de dessus le livre que tiennent deux mains fort belles et soignées, il semble porter en lui une reminiscence érudite et chercher sur les rayons amis le volume qui pourra en permettre la vérification.

Ah! c'est que, sur ces rayons, il domine en souverain, maître Trichet. Chaque jour, en lisant et relisant ses volumes⁽¹⁾, il a, de son écriture nette et carrée, inscrit sur les gardes blanches des observations érudites : notices précises sur les auteurs, piquantes bibliographies sur les sujets⁽²⁾. Il n'a point, comme nous, un *manuel du libraire*, mais il est à lui-même son Brunet vivant, et

(1) Voy. *Poematia, pars I*, p. 13; épigr. *de ratione legendi*.

(2) J'en citerai un exemple. Sur le livre intitulé : *Johan. Pincieri, m. d. Ænigmatum libri tres*, sans lieu, 1605, in-8°, exemplaire appar-

l'on peut aller le consulter en toute assurance. Tous ses livres, ainsi annotés, sont des parcelles de sa vie, et, ce que leur disait, il y a deux siècles et demi, leur ingénieux, leur docte possesseur, ils viennent nous le redire aujourd'hui.

J'ai, dans ma propre bibliothèque, cinq ou six des volumes de Trichet. Il n'en est pas un seul qui n'enseigne quelque chose d'intéressant. Là, sur un Oppien de Rittershuis, provenant de Balfour, on trouve une note relative au vieux traducteur français Florent Chrestien, et la mention des passages du commentaire où il est parlé de sorcellerie, une des études de prédilection de Trichet, et sur laquelle il avait fait tout un poème. Là, sur un Nonnus d'Eilhard Lubin, on rencontre, collés sur la garde, des extraits de catalogues bibliographiques du

tenant à la bibliothèque de Bordeaux, je trouve cette bibliographie des énigmes :

- Julius Scaliger scripsit ænigmata, nec non logographos.*
Cæl. Symposius, poeta latinus, scripsit pariter tetrastica ænigmatica, quæ
cæstant inter epigrammata vetera, p. 534 (ed. Lugd. 1596).
Item Adrianus Junius.
Item Joanne Lorichius Hadamarius, cujus ænigmata excussa sunt Mapurgi,
1540, et Francofurti.
Straparole, en ses facetieuses nuits, a mis des énigmes.
Francisci Scotti Ænigmatum et giphorum centuria 4, cum thesauro selectorum
exemplorum in 4.
Eckeberiti, natione Teutonici, clerici Leodiensis ecclesiæ de ænigmatibus rusti-
cænis lib. I.
Claudii Paradini herotica symbo'a.
Joa. Roserii ænigmata, l. 4. poematum miscellaneorum, p. 121.
Exstant propositiones ænigmaticæ apud Diophantum a Bacheto exposite, in-fol.
Habes ænigmata in Anthologia græca.
Ænigmata tria Tilent, to. 6. poet. Germ. p. 877.
Ænigma Videbrami, to. 6. eorundem p. 1115; Siberi, p. 180.
Monerii, to. 2. poet. Gallorum, p. 657.
Melchioris Stalschmids rythmica ænigmatologia, Padelborni, teutonice, in-8.
Nicolai Reusneri ænigmatographia. Francof. 1600, in-12.

Dans mon édition de P. de Brach, t. II, p. 9 (note), j'ai inséré une note analogue de Trichet relative au combat de David et de Goliath. C'est absolument ainsi que travaillait, un peu plus tard, Bernard de La Monnoie, et l'écriture même de Trichet, bien qu'un peu plus archaïque, rappelle aussi celle du célèbre Bourguignon.

xvi^e siècle, tout pleins de curieux détails. Ici, sur l'Anthologie des poésies latines de Matteo Toscano, on lit quatre lignes bien remplies de biographie sur cet auteur qui, dans sa jeunesse, avait dédié à Catherine de Médicis un élégant recueil des poètes savants de l'Italie moderne (1), et partageait entre Condom et Bordeaux les derniers jours d'une très longue vie. Enfin, sur un Pierre de Brach, Trichet a rapporté certaine aventure de sortilège arrivée à mon poète favori, et c'est grâce à sa notice que j'ai eu connaissance de cette petite historiette. Mais ce n'est pas tout, et voilà que les vieux in-quarto vont devenir babillards et indiscrets. Faut-il donc que je dévoile à quel point Trichet était devenu l'amoureux du livre? Ce volume de De Brach est toute une révélation, tout un roman, tout un drame, hélas! Trichet va se faire ravisseur, Trichet... Enfin, voici le fait.

La famille de Pierre de Brach conservait un volume des poésies de cet auteur, tout couvert de corrections écrites de sa main. Pour un friand tel que Trichet, c'était la perspective d'un vrai régal. Il emprunta le livre, afin de copier sur les marges de son propre exemplaire les corrections du poète bordelais, et il se mit à transcrire celles-ci avec son application accoutumée. Mais, par une cause quelconque, toute une feuille de huit pages manquait dans le volume de Trichet. L'occasion...

..... et, je pense,

Quelque diable aussi le poussant...

(1) *Carmina illustrium poetarum Italorum, Lutetiæ, 1576-1577, 2 vol. in-12.* On y trouve des poésies de Mat. Toscano. Trichet dit, dans la note citée : *exstant quædam ejus poemata in Deliciis poetarum Italorum, sub nomine Matthæi Faetani.* Etant donnés les rapports d'amitié qui unirent Mat. Toscano à Trichet, on est autorisé à croire que ce détail provenait de renseignements fournis par le poète italien lui-même, qui mourut à Condom, au commencement de l'année 1624.

le malheureux enleva le cahier précieux, l'installa dans son propre exemplaire, après en avoir effacé, à l'aide d'un acide, la pagination manuscrite, et le volume corrigé de la main de De Brach fut rendu à la famille.... avec huit pages de moins!

Il n'y a pas à dire, c'est un affreux abus de confiance, un cas pendable. Je le sais bien! Mais pourtant je suis obligé de plaider les circonstances atténuantes. Le livre de De Brach, mutilé par Trichet et mutilé ensuite par le temps, est venu entre mes mains; mais entre mes mains aussi est venu l'exemplaire de Trichet⁽¹⁾. L'un, complétant l'autre, m'a permis de publier un De Brach complet; sans la copie et le larcin de Trichet, nous n'en aurions que la moitié.

Malgré l'heureuse issue de cette déplorable aventure, je ne prétends point renvoyer Trichet absous de tout blâme. Je ne dirai pas non plus aux bibliophiles de nos jours: « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre. » Je veux croire qu'il n'en est pas à qui l'on eût droit d'adresser ce mot terrible. Mais, s'il s'en trouvait un disposé à des oublis pareils, n'y aurait-il pas dans cette histoire de quoi le corriger à jamais? Voici un homme dont nous n'avions à faire d'ailleurs que des éloges: homme de cœur, homme d'esprit, homme de savoir. Il a cru commettre, tout au plus, une peccadille, mais deux siècles et demi n'ont pas suffi à l'effacer, malgré les chances les plus heureuses. Sur la page blanche, l'éclaboussure restera et fera tache. Tournons vite le feuillet.

(1) Lorsque j'ai publié mon édition de P. de Brach, en 1861, j'ignorais que les notes de cet exemplaire fussent de la main de Trichet. Voy. ma note, t. I, p. xiv.

Désormais, je n'ai plus qu'à louer et à présenter Trichet comme le modèle des amateurs de livres. Et, certes, à mon sens, il mérite le titre de bibliophile bien autrement et mieux que les collectionneurs réputés de notre temps. Ceux-ci lavent leurs livres, les font couvrir de belles reliures, et se gardent ensuite de les toucher, pour ne pas les défraîchir et leur enlever quelque peu de valeur marchande. Celui-là les aimait, les soignait, les lisait, leur empruntait un savoir sérieux et leur rendait en notules précieuses la monnaie de ce qu'il en avait reçu. Il les traitait en êtres vivants et conversait avec eux, au lieu de les enfouir dans de somptueuses sépultures. Combien la critique littéraire serait facile, vive et animée, si chaque ami des livres, comme lui, avait confié aux siens ce qu'il savait des uns et des autres! Que de noms, que de faits, que de rapports inattendus surgiraient de l'oubli! que de problèmes seraient résolus, et comme l'amour du livre serait devenu une passion utile à l'histoire de l'intelligence!

Qu'il me soit permis d'en montrer un éclatant exemple.

Trichet avait à Bergerac un ami nommé Brun ⁽¹⁾. Ce dernier, apothicaire de son état et observateur curieux, ayant constaté dans une expérience que l'étain et le plomb augmentent de poids quand on les calcine, écrivit à un très savant médecin de son voisinage, Jean Rey, du Bugue, lequel, pour répondre à cette question, composa, sous le titre d'*Essays*, un volume qui est, à beaucoup d'égards, un chef-d'œuvre de forme, et mériterait d'être connu comme l'une des productions intellectuelles qui font honneur à notre pays. En effet, dans ce modeste petit

(1) Les faits qui suivent sont extraits des *Essays* de Jean Rey et des pièces additionnelles que Gobet a jointes à son édition de cet ouvrage.

livre, assez mal imprimé à Bazas en 1630 ⁽¹⁾, Rey fait, par avance, une des plus célèbres démonstrations de Lavoisier, et, à cette occasion, expose, purement et simplement, la théorie fondamentale de la pesanteur de l'air ⁽²⁾.

Le volume de Jean Rey n'était pas destiné à une grande publicité, et l'auteur s'étonne quelque part ⁽³⁾, avec une magnifique insouciance, qu'il ait pu passer sous les yeux d'un véritable homme de science. Lettré lui-même, poète latin à ses heures ⁽⁴⁾, il donnait son ouvrage à des amis lettrés. Trichet reçut le livre par Brun; et, comme Trichet partait pour Paris, en 1631 ⁽⁵⁾, il emporta le petit in-octavo qui l'avait émerveillé.

Trichet allait chez le Père Mersenne ⁽⁶⁾, grand connaisseur comme lui, de tout ce qui se rapportait à la musique ⁽⁷⁾. C'était tout justement le centre scientifique le plus capable d'apprécier l'œuvre du docteur périgourdin. Dans le cabinet de ce Père, aux Minimes de

(1) Ce livre a été réimprimé en 1777, par les soins de Gobet, mais cette seconde édition, bien que notablement moins rare que la première, ne paraît pas avoir été beaucoup plus connue.

(2) En général, on se contente de dire que la théorie de la pesanteur de l'air est implicitement fournie par le livre de Jean Rey. Mais on n'a pas fait attention aux sommaires des chapitres dont la rédaction ne laisse aucun doute sur les conséquences finales que Rey tirait de ses raisonnements. L'*Essay IV* est ainsi intitulé : « *Que l'air et le feu sont pesants, etc.* »

(3) P. 117 de l'édition de Gobet.

(4) Voy. des vers de J. Rey dans les Poésies latines de Trichet, 2^e part., p. 62, et une pièce de Trichet à Rey, *ibid.*, p. 57.

(5) Lettre du Père Mersenne dans les *Essays* de Rey, édition de Gobet, p. 107 et 115.

(6) Voy. les lettres ci-dessus citées, et, de plus, Trichet lui-même, *Epigrammatum pars altera*, p. 34.

(7) Mersenne publia en 1636 et 1637 deux volumes in-8^o intitulés : *Harmonie universelle contenant la théorie et la pratique de la musique*, Trichet en faisait grand cas (voy. une lettre de Brun à Mersenne dans les *Essays* de Jean Rey, éd., Gobet, p. 164). On verra plus loin que Trichet préparait, à la même époque, un ouvrage analogue.

la Place Royale, se tenaient régulièrement, chaque semaine, des conférences où les gens habiles de Paris s'assemblaient pour porter leurs ouvrages et examiner ceux des autres (1). Mersenne, l'ami de collège de Descartes et son correspondant assidu (2), fut frappé d'étonnement lorsque Trichet lui eut montré les *Essays* de Jean Rey, et, ainsi qu'il le dit lui-même (3), il se hâta de les « communiquer à de fort bons esprits ». On discuta sur le livre, et, dès lors, un échange de lettres s'établit entre Mersenne, Jean Rey et Brun. Trichet, devenu l'ami intime de tous trois (4), servit de moyen de transmission à ces curieuses correspondances qu'il avait soin de copier au passage et de joindre à son exemplaire des *Essays* (5). Or, savez-vous ce que produisit cette initiative ingénieuse et opportune? Jamais, à coup sûr, bibliophile ne remplit

(1) Madame Perier, *Vie de Pascal*. Cf. Fontenelle, *Préface de l'Histoire de l'Académie des Sciences*.

(2) Je n'insiste pas sur des détails connus. Voy. la vie de Descartes, par Baillet, *passim*; et Brucker, *Hist. phil.*, t. IV, pars 2, p. 207, 149, 229 et 242.

(3) Lettre, à la suite des *Essays* de Rey, édition de Gobet, 139.

(4) Voy. les pièces qu'il adresse à Mersenne (*Poemalia*, pars II, p. 34) et à Jean Rey (*Ibid.*, p. 57.)

(5) Dans le Catalogue des livres de R. Trichet, section : *Philosophi, Medici*, etc., page signée *i*, recto, 2^e col., on lit : *Essais de Jean Rey*, etc., plus : *Lettre du Pere Marin Mersenne à M. Rey, et la réponse du sieur Rey audit Pere Mersenne, sur le sujet de son livre : MS*. Ce volume et son complément manuscrit étaient à la Bibliothèque nationale à la fin du siècle dernier et ont fourni à Gobet l'utile complément de son édition.

Gobet dit que la partie manuscrite était de la main de Raphaël Trichet. Mais je pense qu'il a formulé cette affirmation parce que, d'une part, le nom de Trichet se lisait sur quelque page, et que, d'autre part, il retrouvait le volume parmi ceux ayant appartenu à Raphaël, ce qui semblait être démonstratif. Le contenu des lettres de Mersenne, leurs dates montrent qu'il s'agit du père, lequel avait d'ailleurs l'habitude constante de compléter ainsi ses livres. Le volume en question ne se trouvant plus à la Bibliothèque nationale, la vérification de l'écriture ne peut se faire.

mieux à point le rôle de la bonne fortune et ne servit plus efficacement la science.

De cette académie du Père Mersenne, de ce cénacle surpris et ému des théories de Jean Rey, parlait chaque jour, vers tous les points de l'Europe savante, l'annonce des faits susceptibles d'intéresser l'étude des sciences; Torricelli (1), Descartes, Descartes surtout, étaient de ceux que le savant Minime tenait au courant des nouvelles. En 1639, Pascal, âgé de seize ans, vint, lui aussi, prendre une part assidue aux conférences de la Place Royale (2). Et ce furent Descartes, Torricelli et Pascal qui firent, vers 1644-1648, la démonstration de la pesanteur de l'air (3).

Il est absolument impossible d'admettre que Mersenne, toujours si impatient de vulgariser les faits nouveaux (4), renseigné sur les doctrines de Jean Rey, tant par la lecture du livre de ce savant que par les remarquables lettres qu'il en reçut, en réponse à ses objections (5), ait, pendant

(1) Il ne serait peut-être pas rigoureusement exact de dire que Mersenne fût, *avant 1644*, en correspondance *directe* avec Torricelli. Mais l'empressement que mit Ricci, l'ami de Torricelli, à communiquer à Mersenne l'expérience du vide, en 1644, montre que des rapports entre les savants italiens et le célèbre Minime étaient antérieurement établis; et comme ce dernier connaissait depuis douze ou treize ans alors le livre de Rey, il est fort probable que les théories du docteur périgourdin reçurent par lui de la publicité en Italie.

Du reste, il faut remarquer que les *Essays* de J. Rey sont antérieurs même au livre de Galilée (*Dialogues sur les Sciences nouvelles*, 1638), où la pesanteur de l'air est pressentie.

(2) *Vie de Pascal*, par Madame Perier.

(3) L'histoire des expériences de Torricelli et de Pascal a été exposée avec une grande netteté dans deux notes de M. Ch. Thurot, de l'Institut, insérées dans le *Journal de Physique théorique et appliquée*, 1872, pages 171 et suivantes; 267 et suivantes.

(4) Voir sa *Note*, p. 180 de l'édition des *Essays* de J. Rey, donnée par Gobet.

(5) Cette correspondance dura, au moins, jusqu'à la fin de mars 1643, date d'une lettre de J. Rey éditée par Gobet, *loc. cit.*, p. 166-173.

treize ans, affecté de n'en point parler à Torricelli, à Descartes, à Pascal qu'il savait préoccupés des mêmes recherches. Étant donné le caractère de la mission que Mersenne s'était imposée, on peut, en s'appuyant d'ailleurs sur le texte de ses lettres, affirmer que c'est précisément le contraire qui eut lieu. Dès lors, loin d'avoir été un éclair de génie inconnu, ignoré, comme on l'a supposé jusqu'ici, le livre de Jean Rey, écrit au Bugue, devient le point de départ de cette mémorable campagne scientifique, qui se termina par les victorieuses expériences de Rouen et du Puy-de-Dôme.

Loin de moi la pensée de ravir à Descartes, à Pascal le mérite de leurs théories et de leurs démonstrations. Ils y mirent ce qui était en eux, le sceau du génie qui consacre et impose la vérité. Mais j'ai voulu montrer qu'il faut désormais leur associer, au titre le plus méritoire, Jean Rey, homme de génie lui aussi, et dont la grandeur d'âme est empreinte dans ce dernier mot des *Essays*, mot sublime, véritablement digne d'un inspirateur de Pascal (1) : « Le travail a été mien, le profit en soit au lecteur, et à Dieu seul la gloire. » J'ai voulu constater enfin que Trichet lui-même, en remplissant avec intelligence et à propos l'office modeste de trait d'union, fut pour quelque chose dans le mouvement préalable et la mise à l'étude de ces problèmes fameux dont la solution fut une des grandes lueurs du XVII^e siècle.

De retour à Bordeaux, Trichet semble avoir partagé son temps entre le soin d'entretenir ces doctes amitiés,

(1) J'engage le lecteur curieux de rapprochements à lire dans les *Essays* de Jean Rey, édition de Gobet, les pages 45 et 117, et, dans l'édition des *Pensées* de Pascal donnée par M. Havet (1^{re} édition), les pages 430, 433, 434, 437, 439 du fragment d'un *Traité du vide*.

celui de compléter ses collections, puis enfin, et surtout, le perfectionnement de l'éducation savante de son fils. Il avait vu dans les Naudé, les Patin, les Sarrau et tant d'autres, le rôle cosmopolite auquel pouvait prétendre un vrai savant. Les limites d'une célébrité bordelaise ne suffirent plus à son ambition de père, et il visa plus haut pour le jeune Raphaël auquel il adressait ces vers ⁽¹⁾ :

« Toi qui, de mes trois enfants, es le seul qui me reste, te
 » voici arrivé à ta vingt-quatrième année. La date de ta
 » naissance marquant le milieu de mon âge, je puis dire, de
 » toutes façons, que tu es la moitié de ma vie. Mais ce qu'il
 » peut me rester de temps à vivre ne me sera point triste, cher
 » enfant, si je vois l'amour du bien devenir le guide de ta
 » carrière. Allons ! donne maintenant la preuve de tes progrès
 » dans le savoir, et, sous la direction paternelle, deviens un
 » nouvel homme. Ne te contente pas de l'estime qui te pourrait
 » venir de la notoriété de ton père, et fais que ce soit moi qui
 » brille désormais par l'éclat du mérite de mon fils. »

Ces vers, dans leur texte original surtout, disent beaucoup en peu de lignes. La tendresse s'y mêle à l'esprit de calcul, et l'orgueil à la modestie, à une modestie qui, comme Galatée, se montre tout juste assez pour avoir le droit de s'enfuir. Maître Trichet était un habile homme ; par une évolution bien conforme aux nécessités du moment, il se transformait en son disciple bien-aimé, et comptait bien le pousser ensuite de tout son crédit.

J'ai dit ailleurs ⁽²⁾ comment un autre Bordelais, Martin Despois, le grand ami de notre auteur, était resté

⁽¹⁾ *Epigr. pars altera*, p. 61.

⁽²⁾ *Poésies françaises, latines et grecques, de Martin Despois*; Bordeaux 1875, in-8°; Introduction, p. 30 et *passim*.

retardataire, en faisant, à Bordeaux, des épigrammes latines, des sonnets français surannés dès leur naissance, et négligeant ce en quoi il pouvait exceller : l'érudition. Trichet, lui, eut plus de perspicacité. Son séjour à Paris, les rapports qu'il y eut avec les savants du temps lui inspirèrent une plus juste appréciation du courant intellectuel, et il est l'exemple de ce que devait produire l'influence, même passagère, de la capitale sur un esprit distingué de la province. Dans ces cercles polis, curieux, élevés, où l'on sentait venir, où l'on préparait l'arrivée des Corneille, des Descartes, des Pascal, les vues s'étendaient chaque jour et devenaient plus nettes. Trichet eut assez de sens pour comprendre avant beaucoup d'autres que le temps des tragédies latines était fini. Il s'empessa de régler avec le passé, en faisant imprimer ce qu'il avait encore en réserve de petites amabilités latines (1), et chercha désormais à faire de lui-même et de son fils des hommes aptes à apprécier toutes les nouveautés du jour (2). C'est alors que le lettré se fit antiquaire, naturaliste, musicien, numismatiste, bibliothécaire, que sais-je encore? et c'est à ce titre de curieux universel que son ami, le chroniqueur Gaufreteau, put le considérer comme « le respectueux maistre d'hostel des Muses (3). » Il faut voir, dans une de ses pièces latines (4) (car nous n'avons plus que ses vers pour nous guider dans l'his-

(1) Ce petit volume fut imprimé en 1635 et dédié par l'auteur à Antoine d'Aguesseau. Il a pour titre : *Petri Tricheti Burdigalensis Epigrammatum pars altera. Burdigalæ, apud Abrahamum Castera. typographum*, pet. in-8°.

(2) Voyez notamment la mention de ses rapports avec le P. Maignan (*Poematia*, pars II, p. 34) et avec J. B. Morin (*Ibid*, p. 57.). J.-B. Morin, on le sait, était lui aussi, un des correspondants de Descartes.

(3) *Chronique de Gaufreteau*, t. II, p. 432.

(4) *Epigr. pars altera*, p. 37.

toire de sa vie), il faut voir comme il examine avec amour, tourne, retourne une très belle et très rare médaille d'Othon, et comme il est prêt à en tirer ce qu'il y voit de conséquences sur l'histoire proprement dite et sur l'histoire de l'art. Et puis, une autre fois, qu'un luth splendide de son ami Lespiaud ⁽¹⁾ excite son admiration, et le voilà qui écrit un chapitre nouveau pour son traité complet sur les instruments de musique ⁽²⁾.

Le jeune Raphaël, à cette discipline attrayante, ne pouvait manquer de se former à l'érudition. Il y puisa, en effet, les notions solides qui devaient faire de lui l'un des plus fins connaisseurs de son temps.

Quelques années après, grâce, sans doute, aux amis de la place Royale, et peut-être à la protection de Gaston d'Orléans ⁽³⁾, Raphaël était appelé à Paris, pour devenir le correcteur de l'imprimerie du roi, où l'on allait commencer de grandes collections savantes. C'est alors qu'il put connaître Gabriel Naudé, tout occupé en ce temps-là de constituer la bibliothèque de Mazarin, et qui, dans de piquantes causeries de bibliophile, devait lui signaler les bons endroits de la Hollande, de l'Italie et de l'Allemagne où il était possible d'acheter des livres à vil prix. Je crois voir le vieux Trichet (car il semble être

⁽¹⁾ *Epigr. pars altera*, p. 20.

⁽²⁾ *Ibid.*, p. 63. — Le manuscrit de cet ouvrage est conservé à Paris, dans la Bibliothèque Sainte-Geneviève, où il porte le sigle *V 20 in-folio*. C'est un volume de 151 feuillets, contenant une série de traités relatifs à l'histoire de l'instrumentation musicale. Un savant très distingué et particulièrement versé dans cette science, M. Ch. E. Ruelle, bibliothécaire à Sainte-Geneviève, a bien voulu me fournir ces indications, en ajoutant, après examen du manuscrit, que cette œuvre du vieux Bordelais mériterait l'honneur de l'impression.

⁽³⁾ Feuilleton de Conches, *Causeries d'un Curieux*, t. II, p. 426; note.

revenu à Paris pour y mourir) (1) écoutant avec avidité l'histoire de ces merveilleuses acquisitions que Naudé allait faire à l'étranger, par énormes piles de volumes et à la toise. Quant au fils, il prenait ses notes.

Perfectionné à si bonne école, Raphaël qui se faisait appeler Trichet du Fresne, et quelquefois M. du Fresne tout court, devint un personnage de renom ; si bien qu'il n'y avait plus homme au pays latin qui ne le reconnût pour son maître en matière de livres et de tableaux (2).

Après la Fronde et après la vente de la bibliothèque de Mazarin, Gabriel Naudé et Raphaël Trichet partirent un beau jour pour la Suède, appelés par la reine Christine. Naudé devait être son bibliothécaire, Trichet, le conservateur de ses musées (3) ; mais celui-ci, bientôt, cumula les deux emplois. Les rêves les plus ambitieux du vieux père s'étaient ainsi réalisés.

Je laisse à penser si les goûts nés dans le cabinet de l'antiquaire de Bordeaux, aux environs de Saint-Remy (4), trouvèrent alors occasions et moyens de se développer. Raphaël parcourut l'Europe pour Christine (5), ainsi-que

(1) On suppose que Trichet mourut en 1644, parce que son portrait est de cette date et qu'il porte l'inscription que j'ai donnée plus haut. Cette inscription ne me semble pas prouver absolument que la mort de Trichet fût déjà un fait accompli. Cependant, je ne trouve aucune trace de sa vie après cette date. Je possède un exemplaire des poésies de Nicolas Bourbon, lui ayant appartenu. Trichet a écrit sur la garde : *Nicolaus Borbonius obiit Parisiis, die 7 augusti, anno 1644, cujus rei fit mentio in relationibus Gallicis*. Par conséquent, si Trichet est mort en 1644, ce ne put être qu'à la fin de l'année.

(2) Léopold Delisle : *Le cabinet des manuscrits de la Bibl. nat.*, t. I, p. 269-270.

(3) *Mémoires de Daniel Huet*, trad. de M. Ch. Nisard. Paris, 1853, p. 71.

(4) Cette indication ressort de plusieurs actes conservés aux Archives départementales de la Gironde, minutes des notaires Durieulx et Berthet, année 1610.

(5) Voy. le *Chevrana*, t. II, p. 9 et suiv.

Naudé l'avait fait pour Mazarin. Curiosités, peintures, magasins de livres, il achetait, achetait pour la reine, et ne manquait pas, chemin faisant, d'acheter aussi pour lui (1). En 1664, quand il mourut, sa veuve (car il avait épousé une femme qui, à la différence de Gaillarde de Leys, adorait son mari) (2), sa veuve se trouva en possession de l'une des collections de livres et de manuscrits les plus considérables que l'on connût. Colbert en fit l'acquisition (3), et elle est devenue l'un des fonds principaux de la Bibliothèque nationale, où elle a rendu et rend chaque jour d'inappréciables services aux hommes d'études.

On sourit parfois des collectionneurs de livres; on en riait, sans doute, au temps de Pierre Trichet, et plus d'un

(1) Voy. le *Chevræana*, t. II, p. 9 et suiv.

(2) Voir l'inscription du portrait de Raphaël Trichet, en tête du Catalogue de ses livres.

(3) Je dois à M. Léopold Delisle, administrateur de la Bibliothèque nationale, l'indication du passage suivant d'un *Mémoire historique sur la bibliothèque du Roy*, p. xxviii du *Catalogue des livres imprimés de la B. d. R. Théologie*, 1^{re} part. Paris, 1739; in-f^o : « Raphaël Trichet, » sieur du Fresne, fils d'un avocat de Bordeaux, estoit l'homme de son » temps qui entendoit le mieux la librairie; il avoit fait plusieurs » voyages en Italie et en Espagne, pour visiter les cabinets et les » bibliothèques des curieux; il s'en estoit fait une luy-mesme, composée » d'un très grand nombre de volumes imprimez, avec lesquels il avoit » aussi une quarantaine de manuscrits grecs, et environ cent manus- » crits latins et italiens; il avoit fait entr'autres une collection de livres » sur l'histoire d'Italie, que Mr Fouquet avoit achetée de luy quatorze » mille francs; et il en avoit deux autres sur l'histoire d'Espagne et sur » celle des Indes orientales, dont l'une estoit composée de quatre cens » quatre-vingt-dix-huit volumes, et la seconde de cent trente-cinq, à » quoy il faut joindre un atlas en quinze volumes, qui estoit alors » unique en son espèce. Après sa mort, sa veuve fit imprimer le » catalogue des livres de son mary; Mr Colbert ayant appris qu'elle » estoit sur le point de les vendre en gros, fit traiter avec elle et les » acquit pour la bibliothèque royale, où l'on conserve encore un » exemplaire du catalogue imprimé, à la teste duquel on lit : *Catalogue » des livres que le Roy a achetez de la veuve de Mr du Fresne.* »

de ses contemporains voyant qu'il n'allait pas au Palais, a dû le traiter de désœuvré, de maniaque. Quelques discours de moins, des discours d'avocat malgré lui, ce n'est point là, après tout, une si grosse perte. Trichet, pour avoir pris par le chemin de l'école buissonnière, n'en est pas moins arrivé au but, qui est de se rendre utile aux autres. Il n'a peut-être pas beaucoup assisté les plaideurs, mais il a plaidé dans la cause du progrès général de l'intelligence : c'est un titre suffisant à notre gratitude. J'estime aussi que, par ses bons côtés, il mériterait de servir d'exemple aux bibliophiles, car je vois en lui la démonstration vivante de cet axiome de Plutarque⁽¹⁾ : « Posséder une bibliothèque est utile et même nécessaire, » mais pourvu que ce soit à la façon des agriculteurs, » lesquels ont des outils pour s'en servir. L'usage des » livres, voilà le véritable instrument du savoir. »

Le bon sens moderne se croit volontiers hors de page; mais, si grand garçon qu'il soit, peut-être ferait-il bien de retourner parfois en classe chez ces vieux maîtres naïfs de l'antiquité.

(1) *De l'éducation des enfants*, ch. 10.